

## Dimension pratique de la traduction des culturèmes. Domaine franco-roumain

Carmen MUNTEANU<sup>1</sup>

### 1. Tendances actuelles dans la théorie de la traduction

Les théoriciens et les praticiens de la traduction soutiennent l'idée qu'il est assez difficile de donner une définition de la traduction et ils se contentent d'en donner une description. Cette difficulté est rendue par la complexité de ce terme.

Par sa forme orale, la traduction représente « toute forme de médiation interlinguistique »<sup>2</sup> qui a comme but de transmettre un message entre locuteurs de langues différentes. Elle fait passer l'information d'une langue-source dans une langue-cible. Les étapes de la traduction sont : 1. la compréhension du texte de la langue source ; 2. la production du texte de la langue cible par la reformulation de toute information pertinente ; 3. la lecture du contrôle.

Edmond Cary, interprète de conférence et traducteur, nous propose une définition plus complexe de la traduction : « une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapport existants entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif, fonction de toutes les contingences propres à l'époque et au lieu de départ et d'arrivée »<sup>3</sup>.

Le traducteur doit avoir une culture générale étendue et une très bonne connaissance de ses langues de travail. Plus précisément, il doit savoir manier la langue de départ et comprendre la langue d'arrivée aussi bien que sa langue maternelle. Selon Vinay et Darbelnet, « le traducteur part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine

---

<sup>1</sup> Université « Alexandru Ioan Cuza », Iași, Roumanie

<sup>2</sup>Jean-René Ladmiral, *Traduire: Théorèmes pour la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1994, p.11.

<sup>3</sup> Edmond Cary *apud* Muguras Constantinescu, *Pratique de la traduction*, Suceava, Editura Universității din Suceava, 2002, p. 12.

sémantique »<sup>4</sup>. En ce qui concerne les traductions techniques, le traducteur a l'obligation de se documenter constamment pour qu'il puisse disposer d'une solide connaissance du domaine auquel appartient le texte à traduire.

Dans le dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Française 2010*, nous avons trouvé une définition qui renvoie au verbe *traduire* (emprunté au latin *traducere*): « Faire que ce qui était énoncé dans une langue naturelle le soit dans une autre, en tenant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés »<sup>5</sup>.

La théorie de la traduction se déplace d'un point de vue à l'autre : quelques uns insistent sur la fidélité à la lettre c'est-à-dire que « seul le respect des signes garantit la fidélité à l'auteur »<sup>6</sup>, tandis que pour les autres, la traduction linguistique peut dégrader le sens de l'œuvre originale.

« La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances »<sup>7</sup>. Dans la traduction par équivalences, le sens de la langue de départ est le même que celui de la langue d'arrivée et on peut remarquer que les mots des deux langues ne correspondent que rarement. Les recherches qui ont été effectuées à l'ESIT (Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Université Paris III) essaient de démontrer le fait que la traduction par équivalences comporte une validité générale. Toute traduction est marquée par la correspondance entre les termes, mais on soutient le fait qu'elle devient un texte grâce à l'équivalence.

Il semble être assez difficile de donner une définition claire du processus traductif. Umberto Eco essaie de « comprendre comment, tout en sachant qu'on ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose »<sup>8</sup>. Selon lui, la traduction est « dire la même chose dans une autre langue »<sup>9</sup>.

Mounin a finalement reconnu que la traduction existe et qu'il y a même de bonnes traductions. On ne doit pas se poser des questions sur la possibilité ou l'impossibilité de traduire, mais on doit considérer que la traduction est une opération qui a un degré de réussite variable.

---

<sup>4</sup> Vinay et Darbelnet *apud* Georges Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1963, p. 21.

<sup>5</sup> *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Françaises 2010*, p. 2592.

<sup>6</sup> Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994, p. 20.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>8</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Bompiani, Milano, 2003, p. 8.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 7.

## 2. Traduire la culture

La traduction représente une activité qui nécessite multiples compétences, telles que : une très bonne culture générale, de bonnes compétences linguistiques, une capacité de mobiliser l'information. A côté de toutes ces compétences, on ajoute les motivations suivantes : l'intérêt pour une culture et une langue, le goût de l'écriture, la volonté de rendre les œuvres, d'offrir la possibilité aux œuvres d'être accessibles à un grand public.

« Traduire la culture » désigne le plus souvent le fait de traduire la composante culturelle du texte de la langue source. Sur le champ de la traduction, on parle assez souvent d'une « distance culturelle ». Dans son article, Jean-Pierre Richard nous propose une définition de cette « distance culturelle » : « Cette notion désigne généralement l'écart perçu entre la culture d'origine et la culture d'accueil »<sup>10</sup>. Si à cause de cette distance, on fait perdre l'identité culturelle de la réalité à traduire, on peut affirmer le fait qu'on a déjà détruit la traduction.

La transmission d'une culture représente une des tâches primordiales du traducteur. Celui-ci doit être au courant du thème traité par l'auteur du texte. Le traducteur, bilingue et biculturel, est capable non seulement de parler plusieurs langues grâce à ses connaissances linguistiques mais aussi de passer d'une culture à l'autre, c'est-à-dire d'exprimer le monde étranger et de le faire voir à tous ceux qui l'ignorent.

Toute traduction est une interaction entre les cultures. Les cultures « n'entrent pas directement en contact sur toute leur surface, mais sur certains points ou certaines régions seulement – l'impact de l'une sur l'autre est différentiel quant au domaine de la culture, comme quant aux catégories ou parties de la population »<sup>11</sup>. L'interaction entre les cultures donne naissance parfois à l'intraduisibilité. L'intraduisibilité est présente dans le processus traductif, mais elle ne représente pas l'essence de la traduction.

---

<sup>10</sup> Jean-Pierre Richard, « Traduire l'ignorance culturelle », *Palimpsestes* N° 11. *Traduire la culture*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 151

<sup>11</sup> L. Dumont *apud* Jean Louis Cordonnier, *Traduction et culture*, Paris, Les Editions Didier, 1995, p. 10.

### 3. Définition du concept de culturème

Toute langue comporte des termes culturellement marqués c'est-à-dire «les culturèmes. Les culturèmes sont «des unités porteuses d'informations culturelles»<sup>12</sup> par lesquels les langues se distinguent les unes des autres.

Une autre définition du concept de culturème se trouve dans un article de Michel Ballard : « Les désignateurs culturels, ou culturèmes, sont des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. Ces désignateurs peuvent être des noms propres (*The Wild West*) ou des noms communs (*porridge*) »<sup>13</sup>.

Le terme de *culturème* a été promu par Els Oksaar dans une étude intitulé *Kulturemtheorie*. Cette notion désigne : 1. le support de signification dans une culture; 2. l'ensemble des faits culturels spécifiques d'un peuple.

### 4. Traduction des culturèmes dans le roman *Moromeții* de Marin Preda

L'intérêt de l'écrivain dans le roman *Moromeții* tombe sur la vie de la communauté rurale. On découpe de la vie du village une seule tranche : le dimanche. Sa manière d'analyser et d'effeuiller les événements l'aide à les examiner plus attentivement et font que ce jour-là soit marqué d'une richesse exceptionnelle. Il est à remarquer le fait que ce jour occupe une grande partie du roman. Les faits sont insignifiants, mais Marin Preda réussit à rendre la monotonie captivante. Son esprit d'analyse et d'observation crée des pages magistrales.

Marin Preda laisse son héros à se manifester. Les portraits des personnages sont traités d'une manière analytique. Ses personnages se définissent par le langage et par le mouvement, par les gestes et par les répliques. Par exemple, le portrait d'Ilie Moromete est réalisé par des détails accumulés au cours du roman. La figure centrale du roman est Ilie Moromete. Il est le personnage le plus important du roman par le fait qu'il réussit à enchanter avec sa manière de parler. L'ironie, l'intelligence, l'humour et sa

---

<sup>12</sup> Georgiana Lungu-Badea, « Traduire les culturèmes », *Translationes* (1), Editura Universității de Vest, Timișoara, 2009, p. 18.

<sup>13</sup> Michel Ballard, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », *La traduction, contact de langues et de cultures* (1), Artois Presses Université : Arras, 2005, p. 126.

manière de raconter donnent à ce paysan le statut de philosophe. L'auteur s'est proposé de nous orienter dans un monde des paysans dont la complexité est inaccessible si le lecteur n'est pas familier avec son code.

Le roman a été traduit du roumain en français par Maria Ivanescu (1986). On considère que c'est une entreprise courageuse de sa part puisqu'un roman de ce type est intraduisible à cause de son langage rustique, des gestes, des expressions qui caractérisent le paysan roumain. Le roman est truffé de références culturelles relatives à la vie du village roumain. La traductrice prend son statut de négociateur interculturel. Elle cherche à restituer en français la saveur de la langue roumaine, afin d'obtenir un effet de réversibilité sur le plan du contenu. On est conscient que les personnages de Marin Preda ne sont pas capables de s'exprimer comme de vrais Français. L'un des points qui a embarrassé la traductrice est, sans doute, le langage des paysans qui rend avec réalisme les objets formant la réalité environnante. La traductrice considère comme nécessaire l'insertion d'une note explicative en bas de la page dans la situation des termes où elle ne trouve aucun équivalent fonctionnel en français. Il est à remarquer qu'elle fait tout pour amener le lecteur francophone à revivre l'atmosphère du texte d'origine.

Un objet vestimentaire des paysans roumains est « iie » (roum.). Avant de le traduire, on doit faire une analyse de ses traits caractéristiques. Cette analyse s'avère nécessaire pour le traducteur qui devra faire de son mieux pour rendre le contenu informationnel de la langue source dans la langue cible, sans trahir l'esprit de l'original. Grâce à cette analyse, le traducteur pourra se rendre compte si les traits caractéristiques de l'objet culturel de la langue de départ recouvrent dans la langue du destinataire la même réalité ou une réalité semblable à celle de l'origine. Dans la plupart des traductions en français le culturème « iie » (roum.) est traduit par le mot « blouse », comme dans l'exemple suivant :

*Ați muncit de când erați mici și nu v-a luat niciodată o haină pe voi, cum e copiii oamenilor. Numai la alea te-a luat. Tita are crepdeșin, llinca iie de mătase, aia are scurteică de catifea ...* (Marin Preda)

« Vous avez travaillé depuis que vous étiez encore de petits enfants, sans un habit même. Ils devaient vous en acheter, comme le font les gens pour leurs enfants. Mais pour celles-là, je sais qu'ils en ont acheté. Tita s'habille de crêpe-de-chine, llinca porte des **blouses en soie** et l'autre des mantelet en velours ! » (trad. Ivanescu)

L'emploi du mot « blouse » en français supprime les connotations culturelles du mot « iie » (roum.) de la langue source. On risque de perdre l'effet de réversibilité et de s'éloigner des intentions de l'auteur. Dans le dictionnaire *Le Petit Robert*, nous avons cherché les sens du terme « blouse ». Le premier sens du terme est celui « d'ample chemise de toile grossière qui était portée par les paysans, les gens du peuple »<sup>14</sup>. Le deuxième sens désigne « un vêtement de travail que l'on met par-dessus les autres pour les protéger »<sup>15</sup>. Pourtant, notre intérêt tombe sur le troisième sens qui renvoie à un « chemisier de femme, large du bas, souvent boutonné dans le dos, porté vague ou serré dans une ceinture »<sup>16</sup>. Le dictionnaire nous offre aussi un exemple dans ce sens qui est celui de « blouse de soie ». Notons que la « blouse de soie » est une pièce de vêtement spécifique aux femmes. Par conséquent, l'exemple trouvé dans le dictionnaire est très proche du sens avec « iie de mătase » (roum.) que notre personnage féminin portait dans le roman. La traductrice Maria Ivănescu ne réussit pas à rendre dans la langue de destination les connotations culturelles du terme « iie » (roum.). Elle a employé comme stratégie de traduction l'adaptation. Elle considère comme nécessaire l'emploi du mot « blouse », un terme plus adapté au lecteur francophone. Par conséquent, elle fait de son mieux pour exprimer ce que le texte source veut dire, mais faute d'un équivalent culturel dans la langue cible, elle risque de s'éloigner de l'effet d'ensemble du texte original.

Nous savons que le costume populaire roumain tire son style de l'origine dace. En ce qui concerne le costume féminin, la célèbre blouse roumaine appelée « iie » (roum.) est originale. Elle est large, avec des broderies et des fronces autour du cou. Elle est confectionnée en lin avec de longues manches. Grâce à cet exemple, on soutient que la traduction n'est pas une opération seulement linguistique mais aussi une opération fondée sur des faits liés à un contexte culturel. Par conséquent, pour traduire, « il faut remplir deux conditions, dont chacune est nécessaire, et dont aucune en soi n'est suffisante : étudier la langue étrangère ; étudier l'ethnographie de la communauté dont cette langue est l'expression »<sup>17</sup>. Si les traducteurs ignorent cette double condition, on arrive dans la situation de parler des « fautes de traduction ». Ces fautes apparaissent à cause de l'insuffisante connaissance de la langue étrangère et de

---

<sup>14</sup> *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2010*, Paris, Le Robert, 2010, p. 267.

<sup>15</sup> *Ibidem*

<sup>16</sup> *Ibidem*

<sup>17</sup> Georges Mounin, *op. cit.*, p. 236.

l'ignorance de la civilisation dont cette langue est l'expression.

Dans l'exemple suivant, par l'intermédiaire de l'adaptation, le traducteur en tant que médiateur interculturel procède à une neutralisation du terme culturel roumain rendu dans la langue-culture d'arrivée par un équivalent fonctionnel plus général. Par cette stratégie de traduction, on annule les connotations culturelles du terme d'origine :

*Ai venit aicea în **ițari** și te-ai ghiftuit...* (Marin Preda)

« Vous êtes venu en **caleçon paysan**, vous êtes maintenant gavé de tout... » (trad. Ivanescu)

Le culturème « ițari » (roum.) renvoie à une sorte de pantalon collant porté par les hommes. Plus précisément, il s'agit d'un pantalon blanc très serré faisant partie du costume des hommes. Ce costume est composé d'un chapeau, d'un pantalon blanc serré, d'une chemise longue brodée, d'une grande ceinture appelée « brâu » (roum.) et d'un manteau en cuir. Pour ne pas supprimer l'idée du texte source, Ivănescu substitue le terme en question par une explicitation qui puisse guider le lecteur francophone vers un déchiffrement partiel du texte de départ. On considère que l'emploi de cette expression risque de trahir l'effet d'origine parce que ce caleçon paysan « ițari » désigne un costume des paysans roumains.

A la campagne, les paysans roumains se chaussaient d' « opinci », comme dans le roman de Marin Preda. Ces chaussures traditionnelles sont une sorte de mocassins en cuir de porc. Ils sont fixés aux pieds jusqu'à mi-mollet grâce à un lacet. Dans l'exemple suivant, on va analyser la solution adoptée par la traductrice Ivănescu dans le cas du culturème « opinci » :

*Stătea cu un picior proptit în marginea prispei, cu fruntea lui groasă și roșie de îmbufnare și se încălța cu niște **opinci** vechi.* (Marin Preda)

« Il avait appuyé son pied contre le bord de la *prispa*, le front charnu et rouge de colère, et mettait de vieilles **sandales paysannes**. » (trad. Ivanescu)

La traductrice a opté de nouveau pour l'adaptation en employant le signifiant général « sandales paysannes » qui supprime les connotations culturelles du terme en question. Dans cette situation, le lecteur francophone ne saisit pas la signification du terme d'origine roumaine. Elle s'éloigne de plus en plus du fait de rendre perceptible l'effet du texte source. Pour avoir obtenu un effet analogue dans l'acte de traduction, il aurait fallu que la traductrice

conserve le culturème dans la langue-culture cible, non seulement pour sa sonorité expressive, mais aussi pour sa connotation culturelle. A notre avis, le report doublé d'une explicitation de sens actualisée dans une note en bas de la page aurait été la meilleure solution dans le cas de ce culturème. Le report assorti d'une explicitation de sens aurait amené le public français à vivre l'atmosphère du texte et de la culture source, sans trahir l'esprit de l'original.

En ce qui concerne les tissus et les objets paysans, nous avons trouvé dans le roman de Marin Preda des mots que les paysans roumains utilisent pour désigner des couvertures de laine telles que : « cergă », « velință » ou pour parler d'un tapis tel que « rogojină ». Ces tissus servent de simple couverture de lit, de tapis sur le mur ou à la terre. Ils prennent leur statut de culturèmes parce qu'ils tirent leur origine de la communauté rurale roumaine. L'appartenance à la culture d'origine ne conditionne pas l'utilisation de ces mots par d'autres langues. Pour obtenir un effet analogue du texte source, le report accompagné d'une explicitation de sens sera la meilleure stratégie employée par la traductrice. Voici le texte original avec sa variante française :

*Fata așternu o bucată de **cergă** pe prisă, puse un căpătâi și îl apucă pe Niculae de subsuori.* (Marin Preda)

« La fille étendit **une couverture** sur la prispa, y posa un oreiller, prit Niculae par dessous bras... » (trad. Ivanescu)

*Jupuitu intră în odaia cea mare unde stăteau Moromeții și se repezi spre capul unui pat, undem deasupra unei lăzi vopsite cu fel de fel de înflorituri, se aflau puse unele peste altele vreo cinci-șase covoare țărănești și câteva **velințe**.* (Marin Preda)

« Jupuitu entra dans la grande pièce de la maison et s'élança vers le chevet du lit, où, au-dessus d'un coffre peinturé de toutes sortes de fioritures, se trouvaient cinq ou six tapis et quelques **couvertures**. » (trad. Ivanescu)

*- La masă! spuse mama venind cu tigaia cu fasole sub umbra **rogojinii**.* (Marin Preda)

« - Venez à table ! dit la mère en s'approchant, la casserole dans une main. (trad. Ivanescu)

On est conscient que par l'emploi d'un terme générique tel



« couverture » le sens du désignateur spécialisé du roumain n'est recouvert que partiellement par l'équivalent français, et les lecteurs risquent de ne pas saisir le sens d'origine. Dans le dernier exemple où nous avons trouvé le culturème « rogojină » (roum.), la traductrice omet le référent culturel puisqu'elle n'a trouvé aucun terme fonctionnel qui puisse rendre la réalité source. Elle considère que l'emploi de tout mot français annule le sens original. Elle pense aussi que le gommage de ce mot n'affecte pas la compréhension du texte traduit. Dans ce cas, on peut parler d'un saut culturel, considéré comme une stratégie de rupture ou d'acclimatation, selon le point de vue où l'on se place. Pourtant, l'omission représente une faiblesse de la part de la traductrice. Le contenu informationnel gommé pourrait conduire le lecteur francophone vers le déchiffrement textuel. Dans ce cas, fournir des notes explicatives aurait été une bonne solution. Par conséquent, la note en bas de la page aurait été la meilleure stratégie employée pour respecter l'intention du texte source et pour rendre perceptible l'effet dans la sphère culturelle de la langue de destination.

## **Conclusion**

Le but de la traduction est de transmettre au public cible ce qui a été dit ou écrit dans la langue étrangère. Les traducteurs doivent être capables de saisir et de rendre le sens et les nuances d'un texte étranger. Le traducteur ne traduit pas pour comprendre mais pour faire comprendre puisqu'il a compris avant de traduire.

Le transfert des culturèmes consiste à fournir au public étranger des connaissances sur un univers culturel qui n'est pas le sien. Il s'agit d'un apport qui ne comble pas intégralement la distance qui existe entre les deux langues-cultures, mais il ouvre une fenêtre sur l'univers de la culture d'origine. Le traducteur préserve le culturème en le transférant sous des formes compréhensibles dans la sphère culturelle du public cible.

La double qualité du traducteur qui est celle de passeur des mots et de passeur de culture doit l'aider à trouver la stratégie de traduction adéquate pour négocier le sens d'un terme et réaliser la médiation culturelle entre le système de départ et le système d'arrivée. Il devra à tout moment être capable de rendre le sens d'un terme culturel en employant la stratégie de traduction qui entraîne les moindres pertes stylistiques. Faute d'équivalence fonctionnelle dans le système d'arrivée, le traducteur doit recourir à des opérations qui rendent le sens des désignateurs culturels dans la langue-culture cible.

## Bibliographie

- Ballard, Michel, *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001
- Ballard, Michel, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels », *La traduction, contact de langues et de cultures* (1). Etudes réunies par Michel Ballard, Artois Presses Université : Arras, 2005, p. 125-148
- Constantinescu, Muguraș *Pratique de la traduction*, Suceava, Editura Universității din Suceava, 2002
- Cordonnier, Jean Louis, *Traduction et culture*, Paris, Les Editions Didier, 1995
- Eco, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction.*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Milan, Bompiani, 2003
- Ladmiral, Jean-René, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1994
- Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994
- Lungu-Badea, Georgiana, « Traduire les culturèmes », *Translations* (1), Timișoara, Editura Universității de Vest, 2009
- Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Editions Gallimard, 1963
- Rădulescu, Anda, *Les culturèmes roumains : problèmes spéciaux de traduction*, Craiova, Editura Universitaria, 2010
- Seleskovitch, Danica, Lederer, Marianne, *Interpréter pour traduire*, Didier Erudition, Paris, 2001
- Richard, Jean-Pierre, « Traduire l'ignorance culturelle », *Palimpsestes N° 11. Traduire la culture*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998

## CORPUS

- Preda, Marin, *Moromeții*, (Vol. I), București, Editura Jurnalul Național, 2009
- Preda, Marin, *Les Moromete* (Vol. I), traduit du roumain par Maria Ivănescu, București, Les Editions Minerva, 1986

## DICTIONNAIRES

- Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2010*, Paris, Le Robert, 2010